

Jackie Cottebrune

Né le 16 mars 1931

Entretien avril 2017

Je suis né le 16 mars 1931 à Dives, rue de la Pompe, le 6^{ème} d'une fratrie de 10 enfants. Ma mère était originaire de Saint-Samson, d'une famille Caillouet de 17 enfants. Elle s'est trouvée seule en 1928, elle n'avait que 25 ans, veuve d'un monsieur Giffard dont elle avait déjà 4 enfants. Elle s'est remariée avec mon père, un ouvrier agricole de Houlgate âgé alors de 23 ans.

Vie quotidienne

Mon père est rentré à l'usine en mars 1931 et comme nous étions déjà 6 enfants, il a été prioritaire en septembre 1931 pour une HBM, (Habitation à Bon Marché), rue Victor Hugo. La maison avait 3 chambres : la chambre des 3 filles, celle des parents et les garçons partageaient la 3ème chambre. J'ai passé toute mon enfance dans un lit près de celui qui serait maire de Dives.

L'eau arrivait dans la cuisine, les WC étaient à l'extérieur sans eau. Les tâches étaient bien réparties à la maison, les filles faisaient le cirage, la vaisselle, je les ai toujours vues coudre. Mes 3 sœurs ont passé toute leur jeunesse à l'Ouvroir, elles y ont appris à coudre avec les religieuses. Les garçons devaient faire le jardin et diverses corvées.

L'usine

La journée était ponctuée par la sirène de l'usine, à 5 heures le matin et à 13 heures l'après-midi, il me semble qu'elle ne sonnait pas le soir.

Mon père travaillait au laminage, il y a perdu un bras le 16 mars 1935, le jour de mes 4 ans. Dès l'âge de 14 ans, les garçons partaient à l'usine. Mon frère Georges y a été tué en 1950, le 10 septembre, le jour de la foire de Dives. Il faisait des fondations et creusait une tranchée avec un marteau-piqueur, il a touché un câble et a été électrocuté, il avait juste 24 ans. J'avais 18 ans et il a fallu respecter le deuil pendant 2 ans, un brassard noir, pas de radio, rien, interdiction de sortir ... Ma mère nous a fait subir ce deuil, c'était dur.

Les voisins

Le quartier était considéré comme le « petit Neuilly » avec 5 pavillons en rez-de-chaussée et 6 pavillons à étage pour les familles nombreuses. Le patronage était situé dans notre rue, parmi nos voisins : les Marchand, Pannier, Alfred Lesage qui était accordéoniste, un contremaître monsieur Aubert, la factrice madame Tribouillard, Mrs et Mmes Nicole, Aubert, Marchand, Mme Quetel, Mr et Mme Chauvel, Mr et Mme Georges Pruteau contremaître. Ce petit groupe de 12 maisons regroupait entre 30 et 40 enfants qui jouaient ensemble dans la rue. Nous n'avons jamais été jusqu'au terrain du Ranch qui était pourtant juste à côté et encore moins dans les cités. Il n'était pas non plus question de se baigner dans le canal, on avait tellement peur !

Les loisirs

On jouait au pirlu avec un petit bout de bois bien affuté au bout et une canne. Avec la canne il fallait empêcher le pirlu d'entrer dans le cercle.

On jouait aussi au tour de France aux billes et au gendarme et aux voleurs, je me souviens du refrain :

51 cachez-vous bien

52 cachez-vous mieux

53 cachez-vous bien

54 je vous attrape !

Tous les dimanches après-midis, les hommes jouaient ensemble à la butte sur le trottoir, les femmes restaient à la maison. Le jeu commençait à 2 heures et ne se terminait qu'avec la nuit. Chacun avait son jardin, y cultivait des légumes et y élevait ses poules, c'était à celui qui aurait le plus beau jardin ! Les chiens étaient tenus à la chaîne, on ne voyait pas les gens se promener dans la rue avec leur chien, ils étaient attentifs les uns aux autres mais chacun restait chez soi.

Dans le quartier tout proche, les commerçants faisaient partie d'un autre monde, je les vouvoyais, nous on était des ouvriers et on ne se mélangeait pas. Plus tard, l'écart s'est encore creusé davantage parce que mon frère Francis Giffard était communiste. Quand il y avait des bals de sociétés et qu'André Lenormand venait, il s'asseyait à notre table, les notables de Dives ne l'invitaient jamais à leur table.

Les commerces

Monsieur Clément grillait le café dans la rue du marché. On allait faire nos courses chez l'épicière du coin madame Meslier et madame Cauteru vendait des bonbons mais on n'avait pas de sous pour y aller. Notre boulanger, Dypre, était situé sur la place du marché. Des gens apportaient des coquillages chez Bellissent pour se faire des sous et ils buvaient le peu qu'ils avaient gagné au bistrot situé juste en face.

C'est moi qui faisais les courses mais maman savait se débrouiller et nous n'avons jamais payé avec le carnet à crédit.

L'école

Je suis allé à l'école publique, à l'école maternelle avec mesdames Lécuyer et Denis lors de sa première année. Je me rappelle aussi de mes instituteurs, messieurs Lerond, Siberchicot, ...

Le jeudi, nous avions 3 heures de travaux pratiques et j'allais dans l'atelier de monsieur Cauvin qui nous initiait au travail du bois.

Des enfants venaient d'assez loin pour l'école, je me rappelle d'un frère et de sa sœur qui arrivaient à pied du Pont-Frémy (7km), d'autres venaient de Grangues, ils amenaient leur repas dans un petit sac et mangeaient à la cantine à côté de nous.

Maman nous payait l'étude du soir. J'ai loupé mon certificat d'études à cause de l'orthographe, à cette époque-là 6 fautes, cela faisait zéro ! Nous étions 48 dans la classe et 40 élèves ont été reçus. Quand je me suis mis à mon compte à 24 ans, j'ai rencontré monsieur Lerond et je lui ai dit que j'avais un peu honte de ne pas avoir eu mon certif et que j'espérais réussir, il m'a répondu : « *Jackie, je te fais confiance, il y a plusieurs formes d'intelligence* ». C'était un homme d'une pureté !

Communion

Maman était très catholique, mes sœurs sont allées très jeunes à l'Ouvroir, rue du Marché. J'ai fait ma communion en même temps que mon frère pour faire des économies. Ce jour-là, il y avait du Montbazillac, le vin blanc des riches qu'on servait seulement pour cette occasion et du cidre coupé d'eau.

Colonies

Je suis allé en colonie de vacances en 1946 ou 1947 à Chaumont, elle était organisée par la ville de Dives avec d'autres comités d'entreprises de la région parisienne. Avec Bernard Lagellée et Pierrot Binet également apprentis de l'usine, nous étions les seuls Divais.

J'ai envoyé mes enfants en colonie une seule fois avec la ville de Dives pour un séjour de 70 jours en Sologne.

Le directeur de l'école Saint-Eugène avait perdu un enfant noyé dans un étang à la colonie du Faulq.

La guerre

Un jour, comme j'allais chercher le pain, au coin de la rue Hélène Boucher, j'ai été surpris en train de voler du pain par des Allemands, ils étaient toute une compagnie qui descendait de Sarlabot en bicyclette, ils m'ont mis en joue et j'ai vraiment eu très peur ...

On a subi la guerre comme tout le monde. J'ai vu Rommel en 1942 quand il est allé à Houlgate devant l'hôtel Imbert pour surveiller l'installation des pieux interdisant l'approche de la plage par la mer « les asperges de Rommel ».

Monsieur Madiou, un Breton d'origine, gardait les bestiaux d'un riche propriétaire dans une étable pas loin de chez nous. De notre cité on voyait les obus passer au-dessus de nous alors avec ma mère et les enfants on allait coucher dans la paille chez Madiou, les bœufs d'un côté et nous de l'autre. La nuit du Débarquement était illuminée de partout. On n'avait pas le droit d'aller voir la mer. Deux parachutistes sont passés juste au-dessus de notre tête vers 3 ou 4 heures du matin.

Avec Popol Nicol, on assistait à des batailles aériennes, on a vu des centaines de bagarres d'avions dans le ciel ! Un jour, un avion a lâché un bidon d'essence et on s'est précipités pour récupérer l'essence. Les Allemands nous ont vus et nous ont tiré dessus, un arbre s'est enflammé juste à côté de nous. Une femme les a arrêtés en disant que nous n'étions que des enfants ...

Lors du Débarquement, nous sommes allés à Deauville chez un oncle, nous y sommes restés environ 6 mois. Mon père et monsieur Gussoni ont été blessés lors d'un bombardement. Il avait pris un éclat dans les reins et était soigné à l'hôpital de Trouville.

Après Guerre

En juillet 45, j'ai fait 3 mois d'apprentissage en boulangerie à Dives. Quand je grillais l'orge avec lequel on faisait le café, quand les gens venaient le chercher et me donnaient un pourboire et la fille du boulanger me le volait ! Je n'ai toujours pas digéré cette injustice.

En septembre, je suis rentré à l'usine avec un contrat d'apprentissage de 3 ans, j'étais apprenti peintre dans les cités, c'était le bonheur, les gens arrivaient toujours à me donner un bout de pain, du chocolat, de la chicorée, ... Pourtant à cette époque il y avait encore des tickets pour acheter ces aliments. Les habitants des cités étaient tellement gentils !

Plus tard, je suis parti au régiment, je me suis marié, j'ai travaillé un an chez un peintre à Houlgate et je me suis mis à mon compte le jour de mes 24 ans, le 16 mars 1955.

La musique

Depuis l'âge de 7 ans, j'ai fréquenté avec mes frères l'Harmonie de Dives. Nous étions une cinquantaine de musiciens, je jouais du clairon, du cor de chasse et du tambour. Les répétitions avaient lieu 2 jours par semaine, une fois pour l'harmonie : saxo, basse et contrebasse et un autre jour pour la fanfare : tambour, clairon, trompette, cor de chasse. Le local de la musique était situé en haut de la place de la République, à côté d'un local réservé aux pompiers.

Je me souviens d'avoir participé comme petit musicien à une cérémonie le jour où l'arbre de la Liberté a été planté sur la place de la République, en 1946 ou 1947. J'étais alors apprenti clairon, je devais avoir une quinzaine d'années. Le conseiller général, Léonard Gilles, assistait à cette grande cérémonie.

J'ai présidé l'Harmonie de Dives pendant une quinzaine d'années. Nous allions défiler à Granville, les musiciens lançaient leur cor de chasse et le rattrapaient sans le faire tomber,

j'étais chef de batterie. Je me rappelle aussi que le départ de la fête du 14 juillet à Dives était tonitruant !